

Le Jour, 1953
15 Février 1953

PROPOS DOMINICAUX : UN CAREME

On nous annonce un Carême sur le thème des « Pardons du Seigneur ». C'est une matière d'une grande beauté. L'orateur sacré qui fit ce choix heureux en tirera sans doute ce que la sagesse peut tirer du sentiment et de la raison, dans l'humain et dans le divin ensemble.

Dire d'un homme qu'il est humain, c'est dire qu'il est sensible à la pitié et porté au pardon. Se placer, à partir de là, sur le plan divin, c'est rendre incommensurable la miséricorde.

On ne peut pardonner dans la stérilité du cœur. Il y faut, de quelque manière, l'intervention de l'amour. Or, sans amour et sans pardon, il n'est pas possible, sans catastrophes, que l'humanité poursuive sa carrière. Par expérience, plus que par les moralistes encore, nous savons que s'il fallait n'oublier jamais les torts qui nous sont faits, la vie commune, la vie en société deviendrait impossible.

Il faudrait, avec le Misanthrope chercher « cet endroit écarté, où d'être homme d'honneur on ait la liberté ». Mais les hommes, si la solitude les grandit, ne sont pas faits pour le désert. Peut-être y pécheraient-ils davantage. Il faut donc qu'ils pratiquent l'oubli et le pardon ; et qu'ils s'astreignent à subir sans haine indéfinie l'injustice et l'erreur.

Il y a, de plus, qu'il faut pardonner pour qu'on nous pardonne. La leçon du Pater est au-dessus des plus justes lois : « pardonnez-nous, comme nous pardonnons... ». Que pourrions nous demander, sur le plan de la miséricorde, que nous-mêmes nous n'accorderions pas ?

Depuis que fut abolie la loi du talion, depuis le Sermon sur la Montagne et la consolation des Béatitudes, la terre a les chances d'une vie nouvelle ; depuis que, sans faire violence au droit, on peut se faire accorder le pardon.

Nous savons tous que la liberté évidente de l'homme laisse sa conscience souvent imparfaite et confuse. Nos actes les plus réfléchis, il arrive que nous les condamnions ; combien plus ceux-là que, dans la dureté de notre cœur et de notre intelligence, nous mesurons à peine et qui sortent de nous comme la bêtise et le blasphème.

Il y a temps pour la justice et un autre pour le pardon. Après que ce siècle en folie ait montré sa soif de justice, c'est de pardon qu'il faut qu'il ait soif ; de cette élévation de l'âme qui fait considérer la plupart de nos fautes comme le signe d'une lutte désespérée pour la lumière.

Montrer la grandeur du pardon, c'est montrer les dimensions de ce qui le suscite.

Les plus beaux traits de l'histoire ont pour objet des actes généraux.

La plaie de notre temps est l'envie qui ne pardonne pas le bonheur des autres. De là sont venus de sombres drames, des tragédies innombrables et cet aspect du communisme entier qui n'est qu'une révolte contre la parabole de « l'ouvrier de la onzième heure ».

Il est bon que, durant ce Carême, on nous parle de la nécessité du pardon en s'inspirant des Pardons du Seigneur.